

Lawrence Hill, Elena Botchorichvili, David Fennario

Hélène Rioux

Numéro 143, automne 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64696ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rioux, H. (2011). Compte rendu de [Lawrence Hill, Elena Botchorichvili, David Fennario]. *Lettres québécoises*, (143), 30–31.

☆☆☆ 1/2

Lawrence Hill, *Aminata*, traduit de l'anglais
par Carole Noël, Lachine, Pleine lune, 2011, 568 p., 32,95 \$.

Le destin d'Aminata

Aminata, The Book of Negroes en anglais, raconte la vie d'Aminata Diallo, arrachée comme tant d'autres à son village africain pour être vendue comme esclave aux États-Unis.

L'histoire commence à Bayo, un village du Mali où Aminata vit une enfance paisible avec ses parents ; son père est joaillier, tandis que sa mère exerce le métier de sage-femme. La réputation de celle-ci dépasse les frontières du village et on fait souvent appel à elle dans les localités avoisinantes. Quand cela se produit, Aminata l'accompagne et apprend ainsi les ficelles du métier. Justement, un soir qu'elles rentrent chez elles après avoir aidé une femme à accoucher dans un village voisin, elles sont attaquées par des trafiquants d'esclaves. Les deux parents d'Aminata sont assassinés sous ses yeux. Aminata n'a que onze ans.

Commence alors pour elle une marche interminable — trois mois d'enfer —, en compagnie de personnes de tous âges capturées comme elle, jusqu'au bateau négrier qui l'amènera en Amérique. Inutile de dire que cette traversée se révélera un autre enfer.

L'esclavage

Arrivée aux États-Unis, Aminata est vendue — au rabais vu sa piètre condition physique — comme esclave à Robinson Appleby, propriétaire d'une plantation d'indigotiers en Caroline du Sud. Une fois là, une esclave nommée Georgia — également sage-femme — la prend sous son aile, résolue à « mettre de la viande sur ses os », et devient pour elle un substitut de mère. Cette protection ne pourra toutefois empêcher qu'Aminata soit violée par le maître.

De nouvelles épreuves l'attendent. Elle aura un enfant qui lui sera enlevé, puis elle sera vendue à un couple de Juifs de Charles Town — qui la traitera cependant avec une relative bonté.

Je ne peux ni ne veux relater toutes les péripéties qui jalonnent le parcours de la combattante — de Charles Town à New York, puis en Nouvelle-Écosse, en Sierra Leone et enfin à Londres. Le roman est foisonnant et je m'éterniserais si j'essayais de le résumer. Ce qui ressort de cette histoire, c'est la volonté d'Aminata, son refus de rester esclave. Pour commencer, elle apprend à lire et à écrire ; elle exerce, comme sa mère et comme Georgia, le métier de sage-femme, et se fait payer pour son travail. En Nouvelle-Écosse, elle enseigne aux Noirs illettrés. Et surtout, elle est portée par son rêve de retourner un jour chez elle, à Bayo. Malgré les coups cruels du sort, jamais elle ne renoncera à ce rêve.

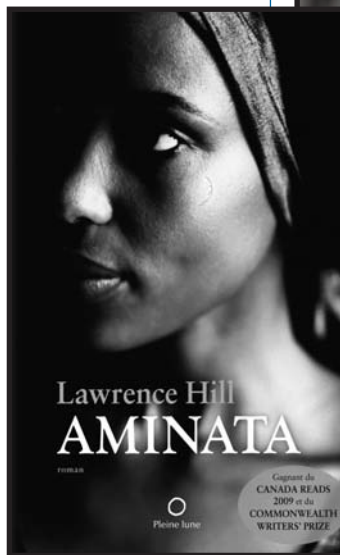


LAWRENCE HILL

La liberté

À la fin de sa vie, Aminata se retrouve à Londres aux côtés d'un groupe qui milite pour l'abolition de l'esclavage. C'est alors qu'elle entreprend l'écriture de son autobiographie.

Extraordinairement bien documenté, *Aminata* est un roman sur le courage, un hommage à ceux qui, à force de volonté, d'opiniâtreté et d'une foi inébranlable en la vie, ont conquis leur liberté, leur dignité. Il révèle aussi un pan peu connu de l'histoire du Canada : les Britanniques avaient promis aux esclaves noirs loyalistes des terres en Nouvelle-Écosse, une promesse qu'ils n'ont pas tenue. Et le rêve de tous ces gens s'est vite transformé en un nouveau cauchemar.



☆☆☆

Elena Botchorichvili, *La tête de mon père*, traduit du russe
par Bernard Kreize, Montréal, Boréal, 2011, 75 p., 15,95 \$.

Un roman sténographique

On dit qu'Elena Botchorichvili a inventé un style : le roman sténographique. Elle écrit des romans très courts — son dernier titre compte soixante-quinze pages — des novellas, si l'on veut, composées de phrases brèves, incisives et lumineuses comme des éclairs dans la nuit.

Écrit à la première personne, *La tête de mon père* est une lettre que le narrateur adresse à son fils Frédéric en voyage de noces en Europe, un voyage au cours duquel il prévoit visiter la Géorgie.

Le narrateur, qui vit désormais au Canada, lui raconte son enfance et sa jeunesse en Union soviétique. Il évoque sa mère Mzia, une ex-actrice — elle

n'avait joué que dans un seul film dans lequel elle avait tenu un rôle presque invisible —, artiste de cirque et ventriloque d'une beauté exceptionnelle. Son père, un homme humble, « le plus petit des grands hommes », faisait partie de la *nomenklatura* — il « saucissonnait » les textes des discours qui seraient prononcés par les officiels du parti. Il avait aussi une sœur jumelle, jamais nommée.



ELENA BOTCHORICHVILI

Si les parents semblaient être toujours à couteaux tirés, ils s'aimaient toutefois d'un amour inconditionnel. La description de leurs prises de bec est parfois d'une drôlerie irrésistible.

L'enfance est racontée par bribes, réflexions et souvenirs éparés sans ordre chronologique, le tout formant une fresque un peu surréaliste.

L'agonie de l'Union soviétique

Raconter l'agonie et la mort de l'Union soviétique, c'est un peu ce qu'Elena Botchorichvili fait dans tous ses romans. Et elle le fait généralement avec brio. Certains thèmes sont récurrents : l'ombre omniprésente et angoissante de Staline, par exemple, l'absurdité et l'inhumanité du système en place. Mais aussi le bonheur, l'amour fou, une certaine légèreté se mêlant au désespoir. Un fatalisme se mêlant à l'espérance.

Un sentiment d'unité et d'égalité face à notre avenir nous unissait. Et la joie de vivre pouvait atteindre des sommets incroyables. Comme devant la mort, comme une dernière fois, comme une séparation à jamais, comme des seins nus sur toute la surface d'un écran, les mêmes pour tout le monde. (p. 26)

Moins pétillant

Pourtant, *La tête de mon père* ne m'a pas procuré le même plaisir de lecture que les autres romans d'Elena Botchorichvili. Tous les éléments sont là, comme d'habitude, mais l'ensemble m'a semblé moins pétillant, moins convaincant que les textes précédents. Les images sont moins évocatrices. Malgré sa brièveté, le roman s'étire, se dilue.

L'auteure termine par ces mots : « Pardonne-moi d'avoir écrit une aussi longue lettre. Tu sais, je vieillis. » (p. 75)

Et, en effet, on se demande si le filon ne commence pas à s'épuiser, lui aussi.



David Fennario, *Sans parachute*, traduit de l'anglais par Gilles Hénault, Montréal, Sémaphore, 2010, 262 p., 23,95 \$.

Journal de bord

Sans parachute est défini comme un roman sur la page couverture. C'est plutôt le journal que David Fennario, un dramaturge montréalais de grande réputation, a tenu de 1969 à 1971.

Au début de la vingtaine, il habitait avec Liz à Verdun et, à l'époque, avant de fréquenter le cégep Dawson, il travaillait sans enthousiasme dans la section des cosmétiques de l'entrepôt du grand magasin Simpsons. Son journal nous relate laconiquement la platitude de son travail, quelques virées nocturnes avec des personnages dénommés Pat, Don, Jacky ou Charly. Et ses rêves, souvent. Des réflexions sur la politique, l'écriture, ses lectures émaillent la narration. Les événements d'octobre 1970 sont évoqués au passage.

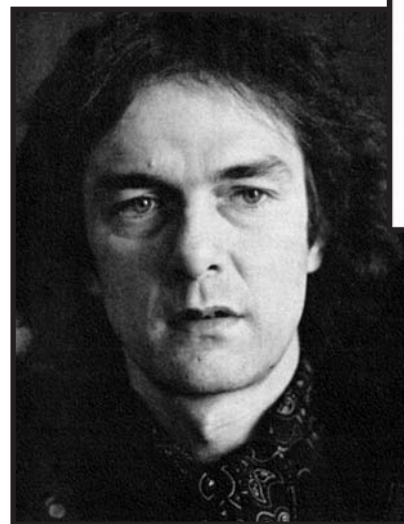
Un exemple au hasard :

9 septembre 1970

Jusqu'à trois heures du matin, sur la galerie, j'ai jasé avec Jay au sujet de Jacky et de la drogue. Il tombait une pluie froide qui dégouttait des arbres. La figure de Jay était cernée d'ombres; c'était comme si nous portions des masques en nous excusant de ne pas les enlever. Tous les deux, nous cherchions la clé qui ouvrirait la porte de notre moi intérieur.

Publié d'abord chez Parti Pris, puis chez Grasset en 1979, le livre avait alors reçu un accueil des plus favorables. On comparait Fennario à Jack Kerouac et la traduction avait valu à Gilles Hénault le Prix du Gouverneur général.

J'ai été moins emballée et, tout au long de ma lecture, je me suis demandé pourquoi on avait réédité cet ouvrage. C'est vrai que je ne suis pas très amateur de



DAVID FENNARIO

journaux intimes. Je vois toutefois un intérêt à celui-ci : on croit souvent à tort que les baby-boomers ont eu la vie facile, qu'ils se la sont coulée douce tout au long d'une jeunesse insouciance et dorée. *Sans parachute* remet en quelque sorte les pendules à l'heure. Il n'était pas plus facile de vivre — et d'être jeune —

en 1970 que ce ne l'est aujourd'hui. Cette lecture permettra aussi à ceux qui en doutent de constater que, finalement, rien n'a beaucoup changé.